

## **Les dragonnades vues par un huguenot de Montauban**

Le vingtième d'août 1685, les troupes entrèrent en grand nombre à Montauban, et furent logées chez les habitants protestants. Avec la pleine autorisation de leurs supérieurs, officiers et soldats rivalisèrent de violences et de désordres. Tous les habitants appartenant à la religion réformée, sans distinction d'âge ni de sexe, eurent tellement à souffrir des menaces, des coups et du pillage de leurs biens, que la ville fut aussi maltraitée que si elle eût été une ville rebelle prise d'assaut.

Les gentilshommes, dispensés, par leur qualité, du logement des gens de guerre, en furent néanmoins surchargés sans distinction, et ceux qui, par la grâce de Dieu, eurent le bonheur de rester fidèles à leur religion, furent complètement ruinés.

Le 26 août, ma maison fut pillée avec une rage telle, que je me vis dépouillé en quelques jours de toute ma fortune dont il avait plu à Dieu de me gratifier [...]. Peu après, ma maison fut remplie d'officiers, de soldats et de chevaux. Ils s'emparèrent de toutes les pièces avec si peu de réserve, que je ne pus même pas en garder une seule pour ma famille. Il me fut également impossible de faire entendre à ces misérables que je leur offrais sans résistance tout ce que je possédais. Ils enfoncèrent toutes les portes, brisèrent les coffres et les armoires, préférant saccager mon bien de cette façon brutale plutôt que d'accepter les clés, que ma femme et moi leur tendions, en les suppliant de s'en servir. Ils convertirent en écuries mes granges pleines de blé et de farine, qu'ils firent fouler aux pieds de leurs chevaux avec beaucoup de barbarie ; ils en firent autant du pain destiné à la nourriture de mes petits-enfants, sans qu'il nous fût possible d'arrêter leur brutale fureur. Je fus mis à la porte avec ma femme, qui était sur le point d'accoucher, et quatre petits enfants, et nous ne pûmes prendre avec nous qu'un berceau et un peu de linge pour l'enfant qui allait naître. La rue étant remplie de gens, qui se réjouissaient de nous voir ainsi pillés, nous ne pûmes pendant quelques instants avancer plus loin que la porte, et les soldats vidaient sur nous, par les fenêtres, des cruches d'eau pour se divertir encore mieux de notre triste situation.

A partir de ce moment j'abandonnai ma maison et mes biens au pillage, sans savoir où trouver un abri. Une telle position était bien pénible avec une femme qui s'attendait à faire ses couches d'un moment à l'autre, et des enfants trop jeunes pour se tirer d'affaire seuls, quelques-uns ne pouvant ni marcher ni parler. Du ciel seul j'attendais la protection.

*Mémoires* de Samuel de Pechels, trad. fr. d'une trad. angl., Toulouse, Société des livres religieux, 1878, p. 27-31.